Document generated on 10/12/2024 5:36 a.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Ni or, ni diamant, que de la fourrure

Jean Provencher

Number 24, Winter 1991

Mon pays c'est l'hiver

URI: https://id.erudit.org/iderudit/7755ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Provencher, J. (1991). Ni or, ni diamant, que de la fourrure. *Cap-aux-Diamants*, (24), 34–37.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ni or ni diamant que de la fourrure

par Jean Provencher*

À Saint-Raymond de Portneuf, en 1944, Joséphine Parent et Arthur Paquet, bien emmitouflés de fourrure, se rendent fêter avec la parenté leur 60e anniversaire de mariage. (Collection de l'auteur).

«Faire le voyage de ce royaume aux Terres Neuves pour découvrir certaines îles et pays où l'on dit qu'il se doit trouver grande quantité d'or et autres riches choses...» Voilà ce que demande le roi de France à Jacques Cartier, partant pour le Canada. Et au moment où ce dernier, de retour à Saint-Malo, dit rapporter des diamants et de l'or, une amère déconvenue l'attend: le diamant n'est que simple quartz et l'or, de la vulgaire pyrite de fer. Le dicton courra par la suite: «Faux comme diamants de Canada».

Pas de Canada sans fourrure

Non, la richesse de ce pays n'est pas d'or et de diamants. Les commerçants s'en rendent vite compte: la fourrure constitue le véritable pactole de cette nouvelle contrée. Avec pareils hivers, on y trouve les plus belles bêtes du monde. Elles sont là, tout près. On n'a qu'à les piéger et le tour est joué. Rat musqué, raton laveur, renard, lynx et surtout castor. Celui-ci intéresse tout particulièrement les Européens. Très souvent, les gens n'ont pas idée de l'importance de la fourrure dans l'histoire de ce pays. Sans cette denrée, les premiers commerçants, seraient tous repartis. Durant près de deux siècles, les envois de fourrures représentent entre 60% et 80% des exportations vers la France, puis vers l'Angleterre. Sur les quais de Québec, des ouvriers remplissent à ras-bord des bateaux en partance pour l'Europe. À l'occasion, quand le dernier été est généreux,

un peu de blé accompagne ces fourrures. Les spécialistes évaluent à 25 millions le nombre de peaux de castor expédiées en France entre 1660 et 1760. En Europe, les vêtements de fourrure occupent alors encore une place importante dans la panoplie des habillements de luxe. Et, avec le Canada, les marchands de France voient l'occasion de s'introduire enfin dans le réseau commercial lucratif de la fourrure en Europe.

Ce qui quitte Québec, ce sont des fourrures «vertes», roulées dans le sel. À cette époque où domine le mercantilisme, la France ne pouvait tolérer que sa colonie transforme le produit sur place et se lance dans la confection. De 1693 à 1736, une poignée de chapeliers – Jean Quenet, Étienne Bedut, Philippe Bastien, Pierre Marcheteau, Barthélemy Coton, Joseph Huppé dit Lagroy – fabriquent des chapeaux à Québec ou à Montréal. Mais, sitôt informés de l'affaire, les officiers du roi interviennent pour saisir ou simplement détruire établis, chaudières à fouler et à teindre, presses, arsons, avaloirs, coches, couteaux à raser le castor, pincettes, brosses, chocques et cartels, il est strictement défendu d'apprêter la fourrure en ce pays. «La logique du système économique colonial favorise les ateliers et les manufactures métropolitains qui détiennent savoirs et capitaux et qui se trouvent près des marchés». Cela dure tant que le pays reste français. Et un peu après.

Naissance de l'industrie québécoise

Au début du XIXe siècle, les exportations de bois commencent à remplacer les fourrures, en valeur et en quantité. La Compagnie de la Baie d'Hudson domine alors largement le commerce des fourrures. Mais, ici, il n'y a encore aucune trace importante d'une industrie de la transformation de la fourrure. À l'occasion, quelques artisans locaux apprêtent et confectionnent la fourrure. Des notaires mentionnent parfois dans les inventaires après décès des casques, des casquettes, des gants et des «capots» de fourrure, appartenant le plus souvent, tout comme en Europe, à des gens relativement riches. Mais la véritable industrie de l'apprêtage et de la confection de la fourrure reste à venir.

En 1838, William Samuel Henderson, un commerçant montréalais, ouvre le premier magasin de fourrures à Québec, au 20, de la rue Buade. Au fil du temps, la raison sociale de l'entreprise varie: Henderson Store, Henderson & Renfrew, Renfrew & Marcoux, G.R. Renfrew & Co., et finalement Holt, Renfrew & Co. Mais, nonobstant son nom, le magasin se distingue toujours par la grande qualité de ses produits de fourrure. Ne remporte-t-il pas des médailles d'excellence aux expositions universelles de Paris, Londres et Philadelphie?

Une génération plus tard s'amènent les premiers commerçants francophones. En 1866, Zéphirin Paquet, originaire de Portneuf, ouvre un magasin à rayons, rue Saint-Joseph. Avec le temps, la confection et la vente de vêtements de fourrure

La traite des fourrures au début de la colonie telle qu'imaginée par le peintre et illustrateur Charles W. Jeffreys. (Archives nationales du Canada).

deviennent des spécialités de la maison. En 1867, Jean-Baptiste Laliberté fonde, toujours rue Saint-Joseph, le premier véritable magasin de fourrures et de pelleteries propriété d'un francophone. On le surnomme bientôt «le roi de la fourrure» et on dira de lui qu'il a fait du faubourg Saint-Roch un des plus importants centres commerciaux de tout le Québec. Quoi qu'il en soit, tous ces commerçants – anglophones ou francophones – profitent rapidement des changements économiques et sociaux de la fin du XIXe siècle, de l'essor des grandes industries, de

Le magasin Holt, Renfrew Co., rue Buade à Québec, au tournant du XXe siècle. (Archives nationales du Québec à Québec, collection Livernois).

l'urbanisation et parviennent à rendre de plus en plus accessibles et désirables les vêtements de fourrure. «Ils s'appuient sur des stratégies commerciales récemment mises au point en Europe et aux États-Unis: vente par catalogues, réseau de points de vente, publications, défilés de mode, images de marque, services de vente personnalisés».

coupeurs de cuir, couturiers, expéditeurs, etc. – dont 19 commis-voyageurs. La maison possède des comptoirs à Halifax., Montréal, Ottawa, Toronto, Winnipeg et Victoria. Selon *Le Soleil* du samedi 18 novembre 1905, il s'agit de la «seule maison au monde [avec Révillon et Frères de Paris] où sous le même toit les pelleteries passent de l'état brut au produit fini».

Atelier de confection de chapeaux et de manchons du magasin J.-B. Laliberté en 1912. (Archives de la Société historique de Québec).

Entrepreneurs dynamiques

Le cheminement de Zéphirin Paquet dans le domaine de la fourrure s'avère particulièrement intéressant. En 1891, il rachète les installations de la Canada Worsted Co., aussi appelée Quebec Worsted Mill, une entreprise de textile établie à la Pointe-aux-Lièvres récemment secouée par une formidable explosion. Quoique lourdement endommagé, le vaste édifice et son site, à proximité du quartier des tanneries, est bien desservi par voie d'eau et par voie ferrée. Audacieux, Paquet met sur pied une industrie intégrée des produits de la fourrure et des cuirs fins, la Manufacture canadienne de fourrures, le seul établissement du genre en Amérique. Il trouve à Québec la main d'œuvre de base, engage un maître-fourreur d'origine allemande, Gottfried Ott, puis un mégissier américain d'origine juive-allemande, Nathaniel Thompson Weber. En 1905, la manufacture emploie 540 personnes – apprêteurs, repasseurs, teinturiers, tailleurs,

Le «phoque d'Hudson» (Hudson seal), une fourrure de rat musqué rasée et teinte en noir pour lui donner un lustre et une apparence presque semblable au «seal», constitue une des spécialités de la Manufacture canadienne de fourrures. Se promène-t-on habillé de «Hudson seal» que l'on attire facilement les regards. Les gens s'arrachent le «Hudson seal» confectionné chez Paquet. Le «seal» français, lui, ou «seal» électrique, est fait de lapin rasé et teint d'une couleur s'apparentant également au «seal» d'Alaska.

Le 23 avril 1907, le chef du département de l'apprêtage, Joseph Laurin, engage Adjutor Maranda, un teinturier en fourrures de Québec, qui a appris peut-être son métier sous la direction de Ott ou Weber. Chose certaine, Maranda est maintenant en mesure d'acquérir savoirs et connaissances à la manufacture où il compte une vingtaine d'années de service. En 1910, la compagnie Paquet, à la faveur d'une réorganisation administrative, abandonne l'apprêtage des

fourrures pour ne conserver que la confection et la production des vêtements. Adjutor Maranda quitte alors la manufacture pour fonder, avec deux collègues de travail aussi expérimentés que lui, la compagnie Maranda, Labrecque & Arel. Installée aux n°s 23 et 25 de l'avenue Renaud, la nouvelle usine dispose d'une partie de l'équipement de la Manufacture canadienne de fourrures et remplit pour Paquet des contrats d'apprêtage. Labrecque lui-même devient seul propriétaire de Maranda-Labrecque de la fin des années 1920 jusqu'en 1942, moment où Paul-Henri Guimont et Henri Clément l'achètent. En 1980, Bernard Guimont, fils de Paul-Henri, reprend les parts de l'associé Clément et devient le président-directeur général de l'entreprise.

L'âge d'or du commerce de la fourrure à Québec se situe durant les années 1950. Au cours de cette décennie, le nombre de magasins, petits ou grands, passent de 27 à 70. Maranda-Labrecque emploie alors 150 personnes. Aujourd'hui, le nombre de magasins de fourrures à Québec s'élève à plus de 20. Maranda-Labrecque, déménagée au milieu des années 1980 dans le parc industriel Duberger pour augmenter la productivité et l'efficacité de l'usine, donne du travail à plus d'une centaine d'employés qui apprêtent 25 000 peaux par semaine. Et l'on peut dire que chaque peau de fourrure apportée chez Maranda-Labrecque a une longue histoire.

«Recueillis à travers le reseau des postes des grandes compagnies ou par des petits collecteurs, les fourrures sont acheminées aux endroits où se tiennent annuellement des foires et où les lots de fourrures sont vendus à l'encan. Au Canada, ces rencontrent se font à Toronto et North Bay; aux États-Unis, à New York et Seattle; en Europe, à Copenhague, Oslo, Helsinki, Leningrad et surtout Londres». Maranda-Labrecque dispose d'agents locaux qui sollicitent sur les lieux d'encan les contrats d'apprêtage des lots de fourrures. En Amérique, la compagnie affronte la concurrence d'une dizaine d'apprêteurs importants; en Europe, une douzaine d'entreprises allemandes, italiennes, françaises, anglaises se disputent le marché. Une fois l'entente conclue entre l'agent de Maranda-Labrecque et le propriétaire du lot de fourrures, ces dernières arrivent à Québec par camion ou par avion pour être apprêtées ou «repassées».

Les caprices de la mode

L'histoire de la fourrure à Québec remonte à plusieurs centaines d'années. Il aurait bien fallu parler aussi des modes. Jusqu'en 1900, la vogue se porte vers le manteau de loutre ou de castor pour les hommes les plus riches. Les femmes, elles, de 1900 à 1945, préfèrent le renard, avant de le délaisser au profit des fourrures à poil court, comme l'astrakan ou mouton de Perse. Il aurait aussi fallu montrer comment l'arrivée de nombreuses femmes sur le marché du travail à la fin de la Seconde Guerre mondiale — avec des salaires sans doute décents — entraîne à Québec des ventes massives de fourrures. Il aurait enfin fallu assister durant les années 1960 à la naissance des teintures les plus fantaisistes pour la fourrure, passant du rouge ou du rose au vert. Chose certaine, à Québec, Maranda-Labrecque demeure toujours là et peut se parer du titre de la plus ancienne usine d'apprêtage et de teinture de fourrures de l'Amérique du Nord. En plus de participer aujourd'hui à la vie économique de la région, elle représente un épiphénomène de l'histoire industrielle et contribue de façon originale à définir l'identité de la ville de Québec. ♦

En 1898, cette dame est fière de poser avec son manteau de mouton de Perse.
(Archives nationales du Québec à Québec, collection initiale).

---

* *Historien*